



UNIVERSITÄTS-
BIBLIOTHEK
PADERBORN

**Dictionnaire Historique, Ou Histoire Abrégée Des
Hommes Qui Se Sont Fait Un Nom Par Le Génie, Les
Talens, Les Vertus, Les Erreurs**

Depuis Le Commencement Du Monde Jusqu'à Nos Jours

[C - E]

Feller, François-Xavier de

Liège, 1797

ELI

[urn:nbn:de:hbz:466:1-60834](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:hbz:466:1-60834)

les langues orientales, & nous a laissé des remarques sur la langue perse, qui ont servi à Louis de Dieu pour composer sa Grammaire Perse. Il prétend que la langue allemande a une origine commune avec la langue perse. On a encore de lui: I. *De usu Linguae Arabicae in medicina*, Iene, 1636. II. *De termino vitae secundum mentem Orientalium*, Leyde, 1639, in-4°. Voyez Ramus, *Panegy. Ling. Oriental.* p. 12.

ELIE, prophete d'Israël, originaire de Thesbé, vint à la cour du roi Achab, l'an 912 avant J. C. Il annonça à ce prince impie les menaces du Seigneur, & lui prédit le fléau de la sécheresse & de la famine. Dieu lui ayant ordonné de se cacher, il se retira dans un désert, où des corbeaux lui apportoient sa nourriture. Il passa de cette solitude à Sarepta, ville des Sidoniens, y multiplia l'huile de la veuve qui le recut. Achab rendoit à l'idole de Baal un culte sacrilege. Le prophete vint en sa présence pour le lui reprocher. Il assembla le peuple, donna le défi aux prêtres de Baal; & sa victime ayant été seule consumée par le feu tombé du ciel, il les fit mettre à mort. Menacé par Jezabel, femme d'Achab, irritée du châtement des faux prophetes, il s'enfuit dans le désert: un Ange l'y nourrit miraculeusement. Il se retira ensuite à Horeb, où Dieu lui apparut, & lui ordonna d'aller sacrer Hazaël, roi de Syrie, & Jehu, roi d'Israël. Les miracles d'Elie n'avoient point changé Achab. Le prophete vint encore le trouver pour lui reprocher le meurtre de Naboth,

qu'il avoit fait mourir après s'être emparé de sa vigne. Il prédit peu de tems après à Ochofias, qu'il mourroit de la chute qu'il avoit eue, & fit tomber le feu du ciel sur les envoyés de ce prince. Le ciel l'envioit à la terre; il fut enlevé par un chariot de feu vers l'an 895 avant J. C. Elisée son disciple recut son esprit & son manteau. On fait la fête de l'enlèvement d'Elie, dans l'Eglise Grecque. On croit qu'il fut transporté, non dans le séjour de la Divinité, mais dans quelque lieu au-dessus de la terre, ou sur la terre même, mais écarté & inconnu. Nous disons, *on croit*; car dans des questions aussi délicates, il n'est pas permis de décider, & de vouloir pénétrer ce que Dieu s'est plu à nous cacher; mais comme l'Ecriture nous apprend qu'Elie reparoîtra sur la terre avant le dernier avènement du fils de Dieu, il est naturel de croire qu'il n'est pas mort, & que la mission qui lui reste à remplir, est celle d'un homme voyageur, qui n'est pas arrivé encore au terme de la félicité. — On fait que les Carmes ont long-tems regardé Elie comme leur fondateur. Voyez S. ALBERT, patriarche de Jérusalem, & PAPEBROCH.

ELIE ou *Elias Levita*, rabbin du 16e. siècle, natif d'Allemagne, passa la plus grande partie de sa vie à Rome & à Venise, où il enseigna la langue hébraïque à plusieurs savans de ces deux villes & même à quelques cardinaux. C'est le critique le plus éclairé que les Juifs modernes, presque tous superstitieux, aient eu. Il a rejeté, comme des fables ridicules, la

plupart de leurs traditions. On lui doit : I. *Lexicon Chaldaicum*, Isne, 1541, in-fol. II. *Traditio Doctrinae*, en hébreu, Venise, 1538, in-4° ; avec la version de Munster, Bâle, 1539, in-8°. III. *Collectio locorum, in quibus Chaldaeus paraphraſtes interjecit nomen Meſſiae Chriſti*, latiné verſa a Genebrardo ; Paris, 1752, in-8°. IV. Plusieurs *Grammairés Hébraïques*, in-8°, néceſſaires à ceux qui veulent approfondir les difficultés de cette langue. V. *Nomenclatura Hebraica*, Isne, 1542, in-4°. *Idem* en hébreu & en latin, par Druſius, Franeker, 1681, in-8°.

ELIEN, (*Claudius Aelianus*) rhéteur & philoſophe, vit le jour à Preneſte, aujourd'hui Paleſtrine. Quoique né en Italie, & n'en étant preſque jamais forti, il fit de ſi grands progrès dans la langue grecque, qu'il ne cédoit pas aux écrivains Athéniens pour la pureté du langage. Il enseigna d'abord la rhétorique à Rome ; mais dégoûté bientôt de cette profeſſion, il ſe mit à compoſer pluſieurs ouvrages. Ceux que nous avons de lui ſont : I. Quatorze livres intitulés : *Hiſtoria varia*, qui ne ſont pas venues entières juſqu'à notre ſiècle. La meilleure édition eſt celle qu'Abraham Gronovius publia à Leyde en 1731, 2 vol. in-4°, avec de ſavans Commentaires. La variété de ces hiſtoires eſt effectivement fort grande. On y apprend des choſes tout-à-fait incroyables, quelquefois plaiſantes par l'excès d'abſurdité. Comme lorsqu'on voit les cochons devenir les fondateurs de l'agriculture ; car ce ſont eux, ſuivant Elien, qui nous ont ap-

pris le labourage. « Moïſe, dit » un auteur qui a ſagement » raiſonné là-deſſus, nous en » découvre une plus noble origine, lorsqu'il nous dit (*Gen. III, v. 23*) que Dieu lui-même en impoſa la loi. Il faut convenir, ajoute-t-il, que les philoſophes de tous les tems nous ont appris eſſectivement d'étranges choſes : mais ce qui eſt particulièrement remarquable, c'eſt la prédilection qu'ils ont tous eue pour les cochons. Tandis qu'Elien nous les donne pour les fondateurs de l'agriculture, Pyrrhon en fait le modele des ſages (*voy. ſon article*). Que dire de la plus nombreuſe & de la plus fameuſe ſecte philoſophique, dont les membres s'efforcoient avec tant d'ardeur & de ſuccès d'être *Epicuri de grege porcus* ». II. Une *Hiſtoire des Animaux*, en 17 livres, Londres, 1744, 2 vol. in-4°. L'auteur mêle à quelques obſervations curieuſes & vraies, pluſieurs autres triviales ou fauſſes. Il eſt auſſi menteur que Pline ; mais Pline avoit une imagination qui embellifſoit les fables, & les lui fait pardonner. Ces deux ouvrages ſont certainement d'Elien. On y voit le même génie dans l'un & dans l'autre, & la même variété de lecture. Elien, ſelon l'uſage des philoſophes, débitoit de très-belles maximes ; il peignoit la cour des princes comme le ſéjour de la corruption, & l'écueil de la ſageſſe ; mais peut-être eût-il, comme tant d'autres, changé d'opinion, ſi on l'y avoit invité & accueilli. Ce qu'il y a de certain, c'eſt qu'il

n'étoit pas indifférent sur ce qui s'y passoit. Il publia un livre contre Héliogabale, dans lequel il se déchainoit vivement contre la conduite insensée de ce prince, sans le nommer. Elie florissoit vers l'an 222 de J. C. Il étoit, selon Suidas, grand-prêtre d'une divinité dont nous ignorons le nom. Il mourut âgé d'environ 60 ans, sans avoir été marié. On a publié à Paris, en 1772, in-8°, une bonne Traduction françoise de ses *Histoires diverses*, avec des notes utiles, par M. Dacier. On lui a attribué un *Traité sur la Tactique des Grecs*, publié à Amsterdam, 1750, in-8°; mais cet ouvrage qui est effectivement ancien, paroît appartenir à un autre Elie.

ELIEZER, originaire de la ville de Damas, étoit serviteur d'Abraham. Ce patriarche le prit tellement en affection, qu'il lui donna l'intendance de toute sa maison; il le destinoit même à être son héritier, avant la naissance d'Isaac. Ce fut lui qu'Abraham envoya en Mésopotamie, chercher une femme pour son fils.

ELIEZER, rabbin, que les Juifs croient être ancien, & font remonter jusqu'au tems de J. C.; mais qui, selon le P. Morin, n'est que du septième ou huitième siècle. On a de lui un livre intitulé: *Les Chapitres ou Histoire sacrée*, que Vorkius a traduit en latin, avec des notes, 1644, in-4°. Il est fameux parmi les Hébraïens. Cependant ses *Chapitres* sont remplis de fables grossières; il est dit, par exemple, au chap. 6, que le soleil & la lune ont été créés dans la même forme & la même splen-

deur; mais que s'étant querrellés sur leur excellence, le soleil l'emporta, en devint plus grand & plus brillant, &c.

ELIEZER, fils de Bariza, aga des Janissaires, se battit en duel contre Bitezès, Hongrois, dans le tems qu'Amurat, empereur des Turs, marcha contre Jean Huniade en 1448. Ils sortirent tous deux du combat, sans se faire aucun mal, & chacun se retira vers les siens. Eliezer voulant faire connoître à l'empereur ce qui l'avoit excité à combattre si vaillamment, lui apporta l'exemple d'un lievre contre lequel il avoit autrefois tiré jusqu'à 40 fleches sans l'épouvanter, & qui ne s'étoit enfui qu'au dernier coup. Il ajouta que delà il avoit conclu qu'il y avoit une destinée qui présidoit à la vie; & que, fortifié par cette pensée, il n'avoit point fait difficulté de s'exposer au combat contre un ennemi qui le surpassoit en âge & en force.

ELINAND ou HELINAND, moine Cistercien de l'abbaye de Froidmont, sous le regne de Philippe-Auguste, est auteur d'une plate *Chronique* en 48 livres. Il n'est pas vrai qu'il ne nous en reste que quatre. Cette *Chronique* est en entier à l'abbaye de Froidmont. Ainsi l'auteur du *Dictionnaire critique*, en 6 vol. s'est trompé. Il auroit dû dire qu'on n'en a imprimé que quatre, qui renferment les événemens principaux depuis l'an 934 jusqu'en 1200. Outre cette maussade compilation, on a de lui de mauvais *Vers françois*, & de plus mauvais *Sermons*. Il étoit de Pronle-Roi en Beauvoisis. Il mourut vers l'an 1227.

ELIOGABALE, voyez HÉLIOGABALE.

ELIOT, (Jean) ministre de Boston dans la Nouvelle-Angleterre, a fait paroître une *Bible en langue Américaine*, imprimée à Cambridge de la Nouvelle-Angleterre; le *Nouveau-Testament* en 1661, l'*Ancien* en 1663, in-4°, & le tout en 1685, aussi in-4°.

ELIPAND, archevêque de Tolède, amide Felix d'Urgel, foutenoit avec lui que J. C., en tant qu'homme, n'étoit que fils adoptif de Dieu. Il défendit ce sentiment de vive voix & par écrit. Cette erreur fut condamnée par plusieurs conciles, & leur jugement fut confirmé par le pape Adrien, qui fit rétracter Felix. Elipand, moins soumis que son maître, écrivit contre lui en 799, & mourut peu après.

ELISA, premier fils de Javan, petit-fils de Japhet, peupla l'Elide dans le Péloponnese, ou, selon d'autres, cette partie de l'Espagne proche de Cadix, qui, à cause de ses agrémens, fut appelée les *Champs Eliséens*, ou *Iles fortunées*.

ELISAPHAT, fils de Zechri, qui aida de ses conseils & de ses armes le souverain pontife Joïada à déposer l'impie Athalie, & à mettre Joas sur le trône. Il commandoit une compagnie de cent hommes.

ELISÉE, disciple d'Elie & prophete comme lui, étoit fils de Saphat. Il conduisoit la charrue, lorsqu'Elie se l'associa par ordre de Dieu. Son maître ayant été enlevé par un tourbillon de feu, Elisée reçut son manteau & son double esprit prophétique. Les prodiges

qu'il opéra, le firent reconnoître pour l'héritier des vertus du saint prophete. Il divisa les eaux du Jourdain, & le passa à pieds secs; il corrigea les mauvaises qualités des eaux de la fontaine de Jéricho; il fit dévorer par des ours, des enfans qui le tournoient en ridicule (c'étoient, observent les SS. Peres, des enfans formés par des parens impies, à la dérision des ministres de Dieu); il soulagea l'armée de Josaphat & de Joram, qui manquoit d'eau; il leur prédit la victoire qu'ils remporteroient sur les Moabites; il multiplia l'huile d'une pauvre veuve; il ressuscita le fils d'une Sunamite; il guérit Naaman, général Syrien, de la lepre; & Giezi son disciple en fut frappé, pour avoir reçu des présens contre son ordre: il prédit les maux que Hazaël feroit aux Israélites; il annonça à Joas, roi d'Israël, qu'il remporteroit autant de victoires sur les Syriens, qu'il frapperoit de fois la terre de son javelot. Elisée ne survécut pas beaucoup à cette prophétie. Il mourut à Samarie, vers l'an 830 avant J. C. Un homme assassiné par des voleurs ayant été jeté dans son tombeau, le cadavre n'eut pas plutôt touché les os de l'homme de Dieu, qu'il ressuscita. « C'étoit un de ces hommes rares, dit un historien » théologue, que la Providence suscite dans des tems » de corruption & d'obscurité, » pour ranimer la foi par des » œuvres extraordinaires, & » ramener à Dieu par l'éclat » des prodiges, des peuples » séduits qui ne croient plus en » sa puissance ».

ELISÉE, (le P.) fils de M. Copel, avocat au parlement de Besançon, naquit dans cette ville en 1728, y fit ses premières études au collège des Jésuites, & s'y distingua par les progrès les plus rapides. Ayant fait une retraite aux Carmes de Besançon, il entra dans cet ordre & se voua pour toujours à Dieu, le 25 mars 1745. Sa ferveur soutenue d'une piété sincère ne se démentit point. Il remplit pendant six ans, dans le couvent, les fonctions de professeur, employant les intervalles de liberté qu'elles lui laissoient, à cultiver l'étude des belles-lettres, & à former son goût pour l'éloquence. Il commença sa carrière évangélique en 1756 avec le plus grand succès. L'année suivante, il partit pour Paris, où pendant 26 ans il a exercé le ministère de la parole, tant à la cour qu'à la ville, toujours avec la même affluence d'auditeurs & les mêmes suffrages. Enfin excédé de travaux, & sa santé succombant sous son zèle, après avoir fait les plus grands efforts pour prêcher le carême à Dijon, il mourut le 11 juin 1783 à Pontarlier, en allant en Suisse pour prendre les eaux de la Brévine, que les médecins lui avoient ordonnées. Ses *Sermons* ont été imprimés en 4 vol. in-12, 1785. « C'est une chose bien remarquable, dit un auteur, que le succès de ce prédicateur, les suffrages qu'il a recueillis, la vogue qu'il a eue parmi les petits & les grands. Tel est l'empire de la raison, des éternelles & imprescriptibles règles du goût. Au milieu de la dégra-

» dation qui flétrit les lettres ;
 » de ces sifflemens épigram-
 » matiques & antithétiques,
 » de ces grosses phrases labo-
 » rieuses & boursoufflées, qui
 » ont remplacé le langage na-
 » turel, noble & énergique des
 » Chrysostome & des Bossuet ;
 » durant le triomphe même de
 » la fausse éloquence, de cette
 » petite coquette, resplendis-
 » sante de faux brillans, &
 » ridiculement affublée de co-
 » lifichets, qui s'éleve sur les
 » débris de la dignité oratoire ;
 » un pauvre religieux, déjà
 » par son état en contraste avec
 » les applaudissemens de la
 » multitude, fixe l'approbation
 » de la cour & des peuples par
 » des discours sans fard, sans
 » prétention, simples & quel-
 » quefois négligés. S'il n'a pas
 » la force & l'élévation de
 » Bourdaloue, la douceur in-
 » sinuante de Massillon, l'a-
 » bondance & la rapidité de
 » Neuville, il a du moins tout
 » ce qui distingue l'ancienne
 » & véritable éloquence de
 » l'affété verbiage du siècle». Dans le *Journal historique & littéraire*, on avoit d'abord jugé trop sévèrement cet orateur, sur le rapport des critiques qui l'avoient entendu : mais après la lecture de ses discours, on lui a rendu la justice qu'il mérite (voyez le *Journal* du 1 novembre 1785, p. 323). On a remarqué que dans son sermon *Sur la fausse piété*, il avoit paru annoncer la révolution de France, en s'exprimant de la sorte : « O vous qui donnez les bornes à l'immensité de la mer, & qui domptez l'orgueil des flots ! réprimez la licence des efforts, & arrêtez ce torrent

» de l'impiété qui menace de
 » ravager la terre. Hélas !
 » peut-être touchons-nous à
 » ces jours désastreux, où les
 » yeux des élus, contraints de
 » gémir sur les malheurs de la
 » sainte Jérusalem, se change-
 » ront en des sources de larmes !
 » Les progrès rapides de l'in-
 » crédulité, le mépris des cho-
 » ses saintes, l'indifférence
 » pour les dogmes, la préven-
 » tion des esprits-forts contre
 » le merveilleux, & leurs ef-
 » forts pour découvrir dans
 » les forces de la nature, la
 » cause de tous les prodiges ;
 » le Dieu du Ciel presque oublié
 » dans les arrangemens hu-
 » mains, comme s'il n'étoit pas
 » le Dieu des armées & des
 » empires ; les vœux que les
 » Moïse lui adressent sur la
 » montagne, regardés comme
 » indifférens aux succès des
 » combats ; les travaux du mi-
 » nistère, les sacrifices des
 » Vierges, les larmes des pé-
 » nitens, méprisés comme des
 » inutilités pieuses ; enfin la
 » facilité des esprits à rece-
 » voir ces funestes impressions,
 » doivent nous faire craindre
 » une révolution dans la foi.
 » Eloignez, grand Dieu, ce
 » funeste présage : conservez
 » ce dépôt sacré dans ce royaume,
 » que la piété de ses rois,
 » le zèle éclairé des ponti-
 » fes, l'attachement du peu-
 » ple au culte de ses peres,
 » rendent encore une portion
 » florissante de votre héritage.
 » Augmentez dans tous les
 » fideles, l'amour de la Reli-
 » gion : faites gémir l'impie
 » sur ses excès, & que tous
 » les cœurs, réunis par la foi
 » dans le sein de votre Eglise,

» aspirent aux récompenses
 » promises aux vrais adora-
 » teurs ».

ELIZABETH, (Ste.) fem-
 me de Zacharie, mere de S.
 Jean-Baptiste, qu'elle eut dans
 sa vieillesse, reçut la visite de sa
 parente, la mere du Sauveur,
 dans le tems de leur grossesse.
 S. Pierre d'Alexandrie dit que
 deux ans après qu'elle eut mis
 au monde Jean-Baptiste, elle
 fut obligée de fuir la persé-
 cution d'Hérode. Elle alla se ca-
 cher dans une caverne de la
 Judée, où elle mourut, lais-
 sant son fils dans le désert à
 la conduite de la Providence,
 jusqu'au tems qu'il devoit pa-
 roître devant le peuple d'Israël.

ELIZABETH ou ISABELLE
 d'Arragon, reine de France,
 femme du roi Philippe III, dit
le Hardi, & fille de Jacques I,
 roi d'Arragon, fut mariée en
 1262. Elle suivit le prince son
 mari en Afrique, dans l'expé-
 dition que le roi S. Louis entre-
 prit contre les Barbares. Après
 la mort de ce prince, Philippe
 vint prendre possession de ses
 états. La reine, qui étoit grosse,
 se blessa en tombant de che-
 val, & mourut à Cozence en
 Calabre, en 1271, à 24 ans.
 Dans le même tems, Alfonse,
 comte de Poitiers, frere de
 S. Louis, fut emporté d'une
 fièvre pestilentielle à Sienna,
 & sa femme Jeanne de Tou-
 louse mourut 12 jours après lui.
 De sorte que le roi Philippe,
 essuyant douleur sur douleur,
 après tant de dépenses & de tra-
 vaux, ne remporta en France
 que des coffres vides & des
 ossemens.

ELIZABETH, reine de Hon-
 grie, voyez GARA.

ELIZABETH, (Sainte) fille d'André II, roi de Hongrie, née en 1207, mariée à Louis, landgrave de Hesse, perdit son époux en 1227. Les seigneurs la priverent de la régence, que son rang & les dernières volontés du prince paroïssent lui avoir assurée. Elizabeth, mere des pauvres, avoit employé non-seulement sa dot, mais encore sa vaisselle & ses pierreries, à les nourrir dans une famine. Elle se vit réduite à mendier son pain de porte en porte. Tirée ensuite de ce misérable état, elle fut rétablie dans son palais; mais préférant l'état d'humiliation aux honneurs, elle prit l'habit du Tiers-Ordre, & s'employa à servir les pauvres de l'hôpital de Marburg qu'elle avoit fondé. Son palais avoit été une espece de couvent. Elle avoit sur le trône toutes les vertus du cloître; & ses vertus n'eurent que plus de force, lorsqu'elle se fut consacrée à Dieu. Elle mourut à Marburg en 1231, à 24 ans; & fut canonisée 4 ans après. On garde une portion de ses reliques dans l'église des Carmelites à Bruxelles, & une autre dans la belle chapelle de la Roche-Guyon sur Seine. Il y en a aussi une portion considérable dans une châsse précieuse qui fait partie du trésor électoral d'Hanovre. Théodore de Thuringe a écrit sa *Vie*.

ELIZABETH, (Ste.) reine de Portugal, fille de Pierre III, roi d'Arragon, épousa en 1281 Denys, roi de Portugal. Après la mort de son mari, elle prit l'habit de Ste. Claire, fit bâtir le monastere de Coïmbre, & mourut saintement en 1336, à

65 ans. Elle fut canonisée par Urbain VIII en 1625.

ELIZABETH ou ISABELLE de Portugal, impératrice & reine d'Espagne, fille aînée d'Emmanuel, roi de Portugal, & de Marie de Castille sa seconde femme, naquit à Lisbonne en 1503. Elle fut mariée à Séville avec l'empereur Charles-Quint, qui lui donna pour devise *les trois Graces*, dont l'une portoit des roses, l'autre une branche de myrte, & la 3^e. une branche de chêne avec son fruit. Ce groupe ingénieux étoit le symbole de sa beauté, de l'amour qu'on avoit pour elle, & de sa fécondité. On les orna de ces paroles: *Hæc habet & superat...* Elizabeth mourut en couches à Tolède en 1538. François Borgia, duc de Candie, qui eut ordre d'accompagner son corps de Tolède à Grenade, fut si touché de voir son visage, autrefois plein d'attraits, entièrement défiguré par la pâleur de la mort & livré à la pourriture, qu'il prit le parti de quitter le monde, pour se retirer dans la Compagnie de Jesus, où il mourut saintement. Voyez S. FRANÇOIS de Borgia.

ELIZABETH, d'Autriche, fille de l'empereur Maximilien II, & femme de Charles IX, roi de France, fut mariée à Mézieres le 26 novembre 1570. C'étoit une des plus belles personnes de son tems; mais sa vertu surpassoit encore sa beauté. Tant qu'elle fut à la cour de France, elle honora d'une tendre affection Marguerite, reine de Navarre, sa belle-sœur, quoique d'une conduite bien opposée à la sienne, espérant être

la mettre dans de meilleures voies ; & après son retour en Allemagne , elle lui envoya deux livres qu'elle avoit composés ; l'un, *sur la parole de Dieu* ; l'autre, *sur les évènements les plus considérables qui arriverent en France de son tems*. Cette vertueuse princesse, après la mort du roi son époux, se retira à Vienne en Autriche, où elle mourut en 1592, âgée seulement de 38 ans, dans un monastere qu'elle avoit fondé.

ELIZABETH, reine d'Angleterre, fille de Henri VIII & d'Anne de Boulen, naquit le 8 septembre 1533. Sa sœur Marie, montée sur le trône, la retint long-tems en prison. Elizabeth profita de sa disgrâce. Elle cultiva son esprit & apprit les langues ; mais de tous les arts, celui de se ménager avec sa sœur, avec les catholiques & avec les protestans, de dissimuler & d'apprendre à régner, lui tint le plus au cœur. Après la mort de Marie, elle sortit de prison pour monter sur le trône d'Angleterre. Elle se fit couronner avec beaucoup de pompe en 1559, par un évêque catholique, pour ne pas effaroucher les esprits ; mais elle étoit protestante dans le cœur, & elle ne tarda pas d'établir cette religion par le fer & le feu, malgré le serment solennel qu'elle avoit fait à son sacre de défendre la Religion Catholique-Romaine & d'en protéger les ministres. Elizabeth convoqua un parlement qui établit la religion anglicane telle qu'elle est aujourd'hui. C'est un mélange de dogmes calvinistes, avec quelques restes de la discipline

& des cérémonies de l'Eglise Catholique. Les évêques, les chanoines, les curés, les ornemens de l'église, les orgues, la musique, furent conservés ; les décimes, les annates, les privilèges des églises, abolis ; la confession permise, & non ordonnée ; la présence réelle admise, mais sans transsubstantiation : système purement humain, sans sanction & sans aucun fondement religieux. Pour comble d'inconscience, elle se fit chef de la religion, sous le nom de *Souveraine Gouvernante de l'église d'Angleterre pour le spirituel & pour le temporel*. Les prélats qui s'opposèrent à ces nouveautés, furent chassés de leurs églises ; mais la plupart obéirent. Les hommes fermes, les amis généreux de la vérité sont rares dans tous les tems & dans tous les pays. De 9400 bénéficiers que contenoit la Grande-Bretagne, il n'y eut que 14 évêques, 50 chanoines & 80 curés qui, n'acceptant pas la réforme, perdirent leurs bénéfices. Les uns finirent leur vie dans des cachots, les autres dans les tourmens. Les Jésuites qui accoururent au secours de l'ancienne Religion, périrent par d'horribles supplices. Cependant le trône d'Elizabeth n'étoit pas encore affermi ; elle crut qu'il falloit s'assurer le sceptre par des victimes plus distinguées. Elle en eut bientôt l'occasion. Marie Stuart, reine d'Ecosse, épouse de François II, roi de France, prenoit le titre de reine d'Angleterre, comme descendante de Henri VII. Elizabeth l'obligea à y renoncer après la mort de son

mari. Les Ecoſſois mécontents contraignirent Marie à quitter l'Ecoſſe, & à ſe réfugier en Angleterre. Elizabeth lui promit un aſyle, & la fit auſſi-tôt mettre en priſon. Il ſe forma dans Londres des partis en faveur de la reine priſonnière. Le duc de Norfolck, catholique, voulut l'épouſer, comptant ſur le droit de Marie à la ſucceſſion d'Elizabeth; il lui en coûta la tête. Les pairs le condamnerent, pour avoir demandé au roi d'Eſpagne & au pape des ſecours pour la malheureuſe princeſſe. Le ſupplice du duc n'appaiſa pas la colere d'Elizabeth; elle continua d'immoler des victimes de toutes les claſſes de citoyens. En vain l'ambaffadeur de France & celui d'Ecoſſe intercédèrent pour l'infortunée reine d'Ecoſſe. Marie eut la tête tranchée, après 18 ans de priſon, le 18 février 1587, à l'âge de 44 ans. Elizabeth, joignant la diſſimulation à la cruauté, affecta de plaindre celle qu'elle avoit fait mourir, peut-être autant par jaloſie que par politique. Elle prétendit qu'on avoit paſſé ſes ordres, & fit mettre en priſon le ſecrétaire d'état, qui avoit, diſoit-elle, fait exécuter trop tôt l'ordre ſigné par elle-même. Cette maſcarade, dans une ſcene ſi tragique, ne la rendit que plus odieuſe. Philippe II avoit préparé une invasion en Angleterre du vivant de l'infortunée Ecoſſoiſe. Il mit en mer, un an après ſa mort, en 1588, une puiffante flotte nommée l'*Invincible*; mais les vents & les écueils combattirent pour Elizabeth, l'armée Eſpagnole périt preſque toute

par la tempête, ou fut la proie des Anglois. Leur reine triompha dans la ville de Londres, à la façon des anciens Romains. On frappa une médaille avec la légende emphatique: *Venit, vidit, vicit*, d'un côté; & ces mots de l'autre: *Dux Fœmina facti*. Le chevalier Drack, & quelques autres capitaines non moins heureux que lui, avoient conquis à peu-près vers le même tems pluſieurs provinces en Amérique. Les Irlandois, qui lui avoient tenu tête en faveur de la Religion Catholique, groſſirent le nombre de ſes conquêtes. Le comte d'Esſex, ſon favori, nommé vice-roi d'Irlande, fut l'objet d'une des dernières tragédies qui rendirent le regne d'Elizabeth fameux. Ce comte vouloit ſe venger, dit-on, d'un ſoufflet que la reine lui avoit donné dans la chaleur d'une diſpute, faire révolter l'Irlande, ſe rendre maître de la tour de Londres & ſ'emparer du gouvernement. D'autres ont prétendu qu'il fut la victime de la jaloſie de la reine (voy. ESSEX). Elizabeth le pleura en le faiſant mourir. Capable de toutes les atrocités, Elizabeth ne l'étoit pas d'étouffer les remords & ces reproches intimes que les crimes laiſſent dans l'ame des tyrans. Dans ſa dernière maladie, elle comprit fort bien l'abomination de ſa vie. Elle dit aux médecins qui ſ'emprefèrent de lui offrir leurs ſecours: *Laiſſez-moi, je veux mourir; la vie m'eſt inſupportable*. Cécil & l'archevêque de Cantorbery ſe jeterent à ſes pieds, la ſupplierent de prendre quelques remèdes; ils ne purent rien ob-

tenir, & sa dernière réponse fut d'ordonner qu'on la laissât mourir, qu'elle y étoit résolue. Elle mourut en effet le 3 avril 1603, à 70 ans, après en avoir régné 45. Elle n'avoit jamais voulu se marier. La nature l'avoit conformée de façon à la mettre hors d'état de prendre un époux. Cependant sa figure qui n'avoit rien de fort extraordinaire, l'occupoit autant que les affaires d'état; elle donna un jour 1600 écus à un Hollandois qui l'avoit trouvée belle; dans un âge même où les femmes coquettes négligent les agrémens, elle ne cessa de les rechercher. Une anecdote qui prouve la coquetterie d'Elizabeth, est l'ordonnance relative à son portrait. Craignant d'être peinte moins belle qu'elle ne croyoit être, elle publia un édit par lequel « il fut défendu » à tout peintre & graveur de » continuer de peindre la reine » ou la graver, jusqu'à ce que » quelque artiste eût pu faire » un portrait fidèle, qui devoit » servir de modèle pour toutes » les copies qu'on en feroit à » l'avenir, après que ce mo- » dele auroit été examiné & » reconnu aussi bon & aussi » exact qu'il pourroit l'être ». Il étoit dit « que le desir na- » turel à tous les sujets de » posséder le portrait de S. M., » ayant engagé un grand nom- » bre de peintres, de graveurs » & d'autres artistes, à en mul- » tiplier les copies, il avoit » été reconnu qu'aucun jus- » qu'alors n'étoit parvenu à » rendre dans leur exactitude » les beautés & les graces de » S. M. ». La loi portoit enfin » qu'il seroit nommé des ex-

» perts pour juger de la fidé- » lité des copies, & il leur » étoit enjoint de n'en tolérer » aucune qui conservât quel- » ques défauts ou difformités, » dont, par la grace de Dieu, » S. M. étoit exempte ». Sous son regne, l'Angleterre parut jouir d'une situation assez heureuse, si l'on considère ses rapports avec les autres états d'Europe. Son commerce étendit ses branches aux quatre coins du monde. Ses manufactures principales furent établies, sa police perfectionnée. Elizabeth bannit le luxe, le plus cruel ennemi d'un état, proscrivit les carrosses, les larges fraises, les longs manteaux, les longues épées, les longues pointes sur la bosse des boucliers, & généralement tout ce qui pouvoit être appelé superflu dans les armes & les vêtemens; mais la plupart de ces réformes tenoient à son aversion pour le costume Espagnol. La gloire qu'elle s'acquît par sa dextérité, par son esprit, par ses succès, fut obscurcie par les artifices de comédienne, que tant d'historiens lui ont reprochés, souillée par le sang de Marie Stuart, & d'une multitude de catholiques qu'elle immola à son fanatisme & à son ambition. « Si » elle eut quelques bonnes qua- » lités, dit un historien, elle » les a bien flétries par sa » manie sanguinaire pour l'é- » tablissement du schisme & » de l'hérésie, dont elle se sou- » cioit peu; par une cruauté » barbare qui a teint les écha- » fauds du sang des têtes cou- » ronnées & de ses propres » amans; par une passion de » dominer & une politique af-

» freuse qui ne connoissoit ni
 » droit des gens, ni droit de
 » nature, ni droit divin, quand
 » ils génoient sa marche; par
 » une duplicité jusques-là sans
 » exemple, & sans laquelle
 » l'Europe ignoreroit peut-
 » être encore l'art d'acquérir
 » par la fourberie la réputation
 » d'habileté ». Le zèle que
 montra toujours Philippe II
 pour la foi de nos peres, est appa-
 remment la cause de la haine
 constante qu'Elizabeth lui voua.
 Cette princesse fit publier, par
 forme d'édit, une satyre, le 18
 octobre 1591, contre ce prince
 qu'elle accusoit de fomenter
 continuellement des conjura-
 tions contre elle en Angleterre.
 Thomas Stapleton réfuta cette
 imputation dans un livre inti-
 tulé: *Apologia pro rege Catholico,*
contra edictum..... in qua omnium
turbarum & bellorum quibus his
annis triginta Christiana respu-
blica conflatur, fontes ape-
riuntur & remedia demonst-
rantur; imprimé d'abord aux Pays-
 Bas, puis à Constance en 1592.
 Elizabeth avoit une grande
 connoissance de la géographie
 & de l'histoire. Elle parloit,
 ou du moins entendoit 5 ou 6
 langues. Elle traduisit divers
 Traités, du grec, du latin &
 du françois. Sa *Version d'Ho-*
race fut estimée en Angleterre
 aussi long-tems qu'on eut quel-
 que intérêt à flatter sa personne
 ou sa mémoire. Sa *Vie* par Leti,
 traduite en françois, 2 vol.
 in-12, ne mérite guere d'être
 citée. Mlle. Kerallio a donné
 son *Histoire*, Paris, 1786, 5
 vol. in-8°; ouvrage diffus &
 d'une forme peu réguliere,
 mais curieux & intéressant:
 si dans quelques endroits Eli-

zabeth est trop flattée, il en est
 beaucoup où elle est appréciée
 avec justesse.

ELIZABETH FARNESE, hé-
 ritiere de Parme, de Plaisance
 & de la Toscane, née en 1692,
 épousa Philippe V en 1714,
 après la mort de Marie-Louise-
 Gabrielle de Savoie. Ce fut
 l'abbé Alberoni qui inspira ce
 mariage à la princesse des Ur-
 sins, favorite du monarque Es-
 pagnol. Il lui fit envisager la
 jeune princesse comme étant
 d'un caractère souple, d'un es-
 prit simple, sans ambition &
 sans talens. Elizabeth étoit pré-
 cisément le contraire de ce
 qu'elle avoit été dépeinte. Elle
 avoit le génie élevé, l'ame
 grande & l'esprit éclairé. Le
 roi, avec toute sa cour, alla
 au-devant d'elle à Guadalaxara.
 La princesse des Ursins s'avança
 pour la recevoir jusqu'à Za-
 draque; mais à peine fut-elle
 arrivée, qu'Elizabeth la fit con-
 duire d'une maniere aussi dure
 qu'imprévue hors du royaume.
 On a beaucoup varié sur les rai-
 sons de cette disgrâce; le duc de
 Saint-Simon croit qu'elle avoit
 été arrêtée par les deux rois,
 de France & d'Espagne, & que
 la jeune reine ne fit qu'exécuter
 leur résolution. Elizabeth culti-
 va les sciences & les protégea:
 son attachement à la Religion
 Catholique étoit vif & éclairé,
 elle s'opposoit avec force à tout
 ce qui pouvoit y donner at-
 teinte. L'Espagne la perdit en
 1766.

ELIZABETH, princesse Pa-
 latine, fille aînée de Frédéric V,
 électeur Palatin du Rhin, élu
 roi de Bohême, naquit en 1618.
 Dès son enfance elle pensa à
 cultiver son esprit; elle apprit
 les

les langues ; elle se passionna pour la philosophie, & sur-tout pour celle de Descartes. Ce célèbre philosophe ne fit point difficulté d'avouer, en lui dédiant ses *Principes*, qu'il n'avoit encore trouvé qu'elle qui fût parvenue à comprendre si parfaitement ses ouvrages ; mais on sent assez la valeur de ces fortes d'éloges mis dans des épîtres dédicatoires. Elizabeth sacrifia tout au plaisir de philosopher en paix. Elle refusa la main de Ladislas VII, roi de Pologne. Ayant encouru la disgrâce de sa mere, qui la soupçonnoit d'avoir eu part à la mort de d'Épinai, gentilhomme François, assassiné à La Haye, elle se retira à Grossen, ensuite à Heidelberg, & de là à Cassel. Sur la fin de ses jours elle accepta la riche abbaye d'Her-vorden, qui devint dès-lors une retraite pour tous les aspirans à la philosophie de quelque nation, de quelque secte, de quelque religion qu'ils fussent. Cette abbaye fut une des premières écoles Cartésiennes ; mais cette école ne subsista que jusqu'à la mort de la princesse Palatine, arrivée en 1680. Quoiqu'elle eût du penchant pour la Religion Catholique, elle fit toujours profession du Calvinisme, dans lequel elle avoit été élevée.

ELIZABETH-PETROWNA, impératrice de toutes les Russies, étoit fille du czar Pierre I. Elle naquit le 29 décembre 1710, & monta sur le trône impérial le 7 décembre 1741, par une révolution qui en fit descendre le czar Iwan, regardé comme imbécille. Elle avoit été fiancée en 1747 au duc de Holstein-

Tomé III.

Gottorp ; mais ce prince étant mort onze jours après, le mariage n'eut point lieu, & Elizabeth passa le reste de ses jours dans le célibat. Cette princesse prit part aux deux dernières guerres de la France en Allemagne, et montra toujours une constante amitié pour ses alliés. La Russie la perdit le 5 janvier 1762, à 51 ans. Sa mémoire est chère à ses sujets. Dans l'état le plus critique de sa maladie, elle donna des ordres pour remettre en liberté 13 ou 14 mille malheureux, détenus en prison pour contrebande. Elle voulut en même tems qu'on rendit toutes les confiscations faites pour raison de fraudes, & que les droits sur le sel fussent modérés, au point qu'il en résulta une diminution annuelle de près d'un million & demi de roubles dans l'étendue de l'empire. Sa bonté éclata encore envers les débiteurs qui étoient retenus en prison pour une somme au-dessous de 500 roubles : elle en ordonna le paiement, de ses propres deniers. On fait monter à plus de 25 mille, le nombre des infortunés qui furent relâchés. Cette princesse avoit fait vœu de ne faire mourir personne tant qu'elle régneroit : « vœu qui » ne peut être considéré, dit » M. Coxe dans son *Voyage* » de *Russie*, que comme une » injure des plus graves envers » la société ; puisqu'en rom- » pant cette barrière de la » crainte de la mort, la plus » forte sans doute qu'on puisse » opposer au crime, on dé- » truit la sauve-garde la plus » sûre des vies & des proprié- » tés des bons citoyens » (*voy.*

V r.

CALENTIUS). Du reste le même voyageur observe que l'exécution de ce vœu ne fut qu'apparente, que les coupables périssent souvent sous le knout, ou d'une manière plus cruelle encore.

ELIZABETH : voyez, sous le mot ISABELLE, les articles qui ne se trouvent pas ici.

ELLEBODIUS, (Nicaise) natif de Cassel en Flandre, fit ses études à Padoue. Son habileté dans les sciences lui mérita l'estime des grands-hommes de son tems. Radecius, évêque d'Agria en Hongrie, l'attira chez lui, & lui donna un canonicat dans sa cathédrale; il mourut à Presbourg le 4 juin 1577. Nous avons de lui : I. Une Version de grec en latin de *Nemesius*, Anvers, 1565, Oxford, 1671, & dans la Bibliothèque des Peres, édition de Lyon, tom. VIII. Cette Version d'un ouvrage savant & utile est faite de main de maître. Il est le premier qui ait donné une bonne édition de *Nemesius*, & cela sur deux manuscrits corrompus, qu'il a corrigés avec beaucoup d'art & de travail. Georges Valla en avoit donné une avant lui, où l'auteur Grec est ridiculement défiguré. II. Des Poésies latines dans les *Deliciae Poetarum Belgarum* de Gruterus.

ELLER DE BROOKUSEN, (Jean-Théodore) premier médecin du roi de Prusse, naquit en 1689 à Pletzkau, dans la principauté d'Anhalt-Bernbourg, & mourut à Berlin en 1760. Au titre de premier médecin que Frédéric-Guillaume lui avoit donné en 1735, Frédéric son fils joignit en 1755

celui de conseiller privé, & de directeur de l'académie royale de Prusse. Nous avons de lui un *Traité de la connoissance & du traitement des Maladies, principalement des aiguës*, en latin, traduit en françois par M. le Roi, médecin, 1774, in-12. Le fonds de la doctrine enseignée dans cet ouvrage, est bon, & établi sur des observations importantes de pratique. La mort de l'auteur a privé le public de celles qu'il avoit faites sur les *maladies chroniques*, & c'est une perte; car il joignoit à une longue pratique, la sagacité, la dextérité & la patience nécessaires à un observateur.

EL-MACIN, (Georges) historien d'Egypte, mort en 1238, fut secrétaire des califes, quoiqu'il fit profession du Christianisme. On a de lui une *Histoire des Sarrazins*, écrite en arabe, qui a été traduite en latin par Erpenius, Leyde, 1622, in-fol. On y trouve des choses curieuses. Elle commence à Mahomet, & finit à l'établissement de l'empire des Turcs.

ELMENDORST, (Geverhart) de Hambourg, mort en 1621, s'appliqua à la critique, & s'y rendit très-habile. On a de lui des Notes sur *Minutius Felix*, & sur plusieurs autres auteurs anciens. Il donna à Leyde, en 1618, le *Tableau du Cébés*, avec la version latine & les notes de Jean Casel.

ELMENDORST, (Henri) auteur d'un *Traité allemand sur les Spectacles*, imprimé à Hambourg en 1688, in-4°. Il tâche vainement d'y prouver que les spectacles, tels qu'ils sont au-